

L'épopée désorientée

EXPOSITION Le plasticien Benoît Maire présente à la galerie Cortex Athletico une série de pièces nourrie de référents artistiques, littéraires et mythologiques

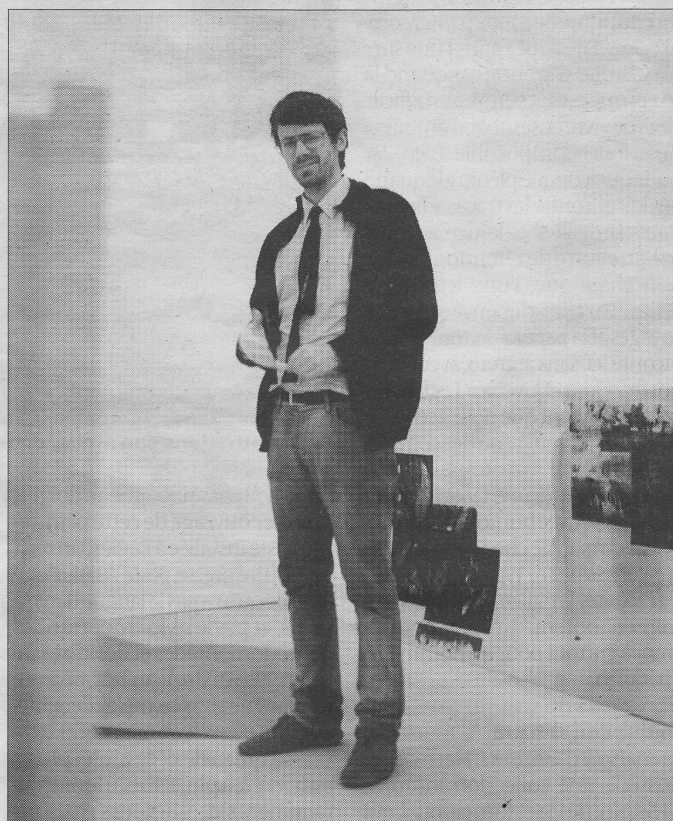
Cité parmi les 19 artistes à suivre par la revue américaine « Modern Painters », Benoît Maire, né à Pessac en 1978, propose une exposition, « 1929 », qui se conçoit comme une avancée labyrinthique au travers de figures aussi diverses que le psychiatre Sandor Ferenczi, la peintre Constance Mayer, le psychanalyste Jacques Lacan, l'acteur Bela Lugosi, la statuaire grecque classique ou le mythe de Méduse.

« **Sud Ouest** ». Avec un titre comme « 1929 », impossible de ne pas envisager des liens entre le krach boursier de l'époque et la conjoncture actuelle. Pourtant les œuvres exposées ne semblent pas appuyer cette correspondance.

Benoît Maire. Effectivement, c'est une fausse piste de lecture. Si j'ai choisi l'année 1929 c'est parce qu'il s'agit de l'année de la première publication du roman d'Alberto Moravia « Les Indifférents ». Dans ce que l'on appelle « Histoire » je préfère m'attacher à des détails. Pour moi, 1929, c'est « Les Indifférents », c'est aussi en lien avec une crise, mais traitée de manière plus existentielle.

Est-ce que les pièces « le salon de Ferenczi », les « Prolégomènes à toute image pliée » et « Tête de Méduse », sont à voir comme des mises en abîme, des « figures » du roman de Moravia ?

Non. Cependant il y a un côté années 20 indéniable pour la référence à Ferenczi et le bronze, comme un Brancusi jeté en 45 minutes, de l'installation « Tête de Méduse ». Mais il n'y a aucun travail d'adaptation du roman de Moravia, c'est un pur point de départ, qui, en tant que tel,



Benoît Maire : « Si je comprenais ce que je fais, je ne le ferais plus ». PHOTO DR

donne un élan et un affect, c'est-à-dire une direction inassouvie.

Votre travail, très référencé peut être considéré comme hermétique et élitiste. Vous avez dit « j'aime quand personne ne comprend ce que je fais », qu'est-ce que cela sous-entend ?

Cette phrase est extraite de son contexte. Je crois que pour vraiment ap-

précier une œuvre il faut ne pas la comprendre. Une œuvre qui résiste, qui se constitue comme un objet irrésolu, demeure toujours à interpréter et reste ainsi en vie. Lorsque j'adopte ce que l'on pourrait penser être la pose romantique de l'artiste incompris, il s'agit seulement d'ouvrir l'œuvre à l'endroit où personne ne la comprend, de manière à ce qu'elle puisse être à tout le monde.

En vérité, c'est là un cas idéal, pas un cas concret je crois.

Finalement c'est plutôt gentil : j'ai l'impression qu'il y a un caractère définitif dans ce verbe « comprendre » qui arrête l'œuvre. Ensuite c'est important que l'on ne reconnaisse pas ce qu'un artiste fait au premier coup d'œil, car si on perçoit très vite, derrière ses formes, ses intentions ça devient de la com. La condition de l'originalité de l'artiste passe par une incompréhension répétitive qui seule permet le vrai don de l'œuvre au regard d'un tiers.

Une dynamique pas très aisée aujourd'hui, là où la tendance souhaite tout assimiler très vite et à moindre effort.

Je ne sais pas. Je ne suis pas sûr de ça. Je ne crois pas qu'il y ait une tendance dominante. J'ai même des choses en commun avec des amis qui font du grand spectacle. On peut échanger avec Fabien Giraud sur la question du sublime alors qu'il fait une installation grand-guignolesque se référant à « Dark Vador » au Palais de Tokyo.

Il n'y a pas une tendance, il y a des artistes. Et il n'y a pas un public, il y a des sujets perçants. J'aime juste que la perception soit un peu embrumée. Ce n'est pas un objectif en soi, c'est juste l'expression de la sincérité vis-à-vis de mes perceptions du monde, qui sont confuses et fragmentaires. Si je comprenais ce que je fais, je ne le ferais plus.

Recueilli par Anna Maisonneuve

Exposition « 1929 » visible jusqu'au 14 février. Galerie Cortex Athletico, 20, rue Ferrère, Bordeaux. Ouvert du mardi au samedi de 12 heures à 19 heures.